

Mazouz OuldAbderrahmane, Franz Schürch, Joanna Gruda

Marie-Michèle Giguère

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2013). Compte rendu de [Mazouz OuldAbderrahmane, Franz Schürch, Joanna Gruda]. *Lettres québécoises*, (151), 24–25.

☆☆½

MAZOUZ OULDABDERRAHMANE

Le Café Maure

Montréal, Triptyque, 2013, 180 p., 20 \$.

Ça se passait au café

Dans les années 1950, alors que la société algérienne vit les bouillonnements qui la mèneront à son indépendance, le jeune Fekkir expérimente ceux propres à son âge : la découverte des femmes et celle de la politique.

Il a gagné à la loterie pour se payer un mariage pareil !

Mais non ! Tu te trompes, ils se sont réunis au Café Maure et l'ont couronné roi des pauvres. (p. 152)

Le *Café Maure* est le premier et seul roman de l'homme de théâtre Mazouz OuldAbderrahmane, arrivé au Canada en 1974 et décédé l'an dernier. Dans cette œuvre dont la rédaction débuta à la fin des années 1980, il déploie l'univers riche de son Algérie natale juste avant que le vent tourne et qu'elle entame sa lutte armée pour l'indépendance.

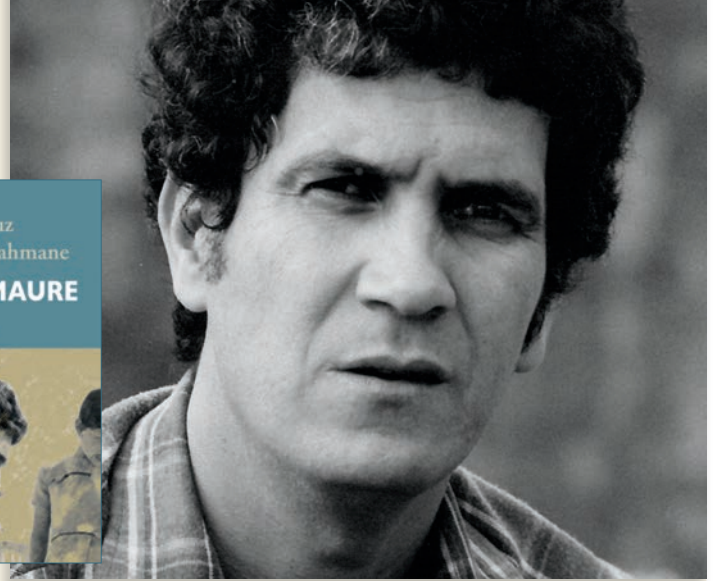
Fekkir grandit dans une ville et un pays profondément divisés entre les Algériens de souche et les Algériens d'origine française, surnommés les *Roomies*. Le roman suit le parcours de ses jeunes années : la découverte des femmes, les premiers petits boulots et les premiers contacts avec les idées politiques en cette période tendue. Fekkir, apprenti cafetier, est aux premières loges pour saisir les enjeux qui se trament autour de lui. Candide, il n'en est pas moins lucide quant au contexte social dans lequel il vit : « Malgré tout leur bagage de savoir, les intellectuels étaient condamnés à enculer les mouches comme tout le monde. Si par malheur ils osaient sortir du rang pour dénoncer ou prouver quoi que ce fût, ils étaient condamnés à l'exil ou disparaissaient "accidentellement". »

Plus vrais que nature

Le Café Maure présente une multitude de destins tous plus grands que nature, des personnages qui ne semblent plausibles que dans cette époque bien précise : l'oncle Haada, célibataire endurci, que tout le village tente de marier après l'avoir cru mort ; l'aveugle qui entame des chants révolutionnaires sur la grande place et que les policiers tentent de coincer ; Hamou, le fumeur de kif, qui est toujours là où les choses se passent ou encore Harrag le syndicaliste, qui n'a visiblement peur de rien. Et cette ribambelle de personnages fait entrer le lecteur dans l'ambiance du quartier : on s'y croirait. On voit la poussière de la rue, on ressent la moiteur de l'air.

Il s'agit certes d'un premier roman, mais l'expérience littéraire se fait sentir : la souplesse de la langue acquise à force de travail est palpable, la densité de l'univers imaginaire, le sens du récit.

Et alors que Fekkir vieillit, le climat politique devient de plus en plus tendu et se répercute au Café Maure, où « il y avait ceux qui voulaient continuer la lutte par le dialogue politique, et ceux qui étaient désenchantés et voulaient organiser la lutte armée ». Devenir adulte dans ce contexte explosif, dans cette période de l'histoire d'un pays juste avant que tout change à quelque chose de magnifiquement romanesque. Mazouz OuldAbderrahmane a bien fait de troquer le théâtre pour la prose, le temps de cet unique roman.



MAZOUZ OULDABDERRAHMANE

☆☆½

FRANZ SCHÜRCH

De très loin, dialogues

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, 216 p., 22,95 \$.

Conte philosophique désinvolte

À la frontière de l'absurde et de la philosophie, de la discussion toute simple et de la sophistication de la pensée, *De très loin* invite le lecteur à se laisser porter par un récit tout en dialogues.

La vie est intolérable ? Je n'ai jamais pensé cela. La vie est importante et mérite du respect, c'est le fait qu'elle nous échappe qui est intolérable. (p. 204)

Deux hommes aux contours incertains — on ne leur connaît ni nom ni âge ; on ne sait pas d'où ils viennent, on ne sait que vaguement où ils s'en vont — sont assis sur un banc et discutent, parce que « c'est ennuyant quand on est seul, longtemps sur ce banc ». Ils se racontent des histoires — très dures, pour la plupart — et philosophent.

« Celui qui s'inquiète » converse ainsi avec « Celui qui disparaît ». Le font-ils depuis des jours, des semaines, des années ? Impossible à dire. On sait toutefois que leurs discussions quotidiennes rythment leurs vies : « Bien qu'à nous deux, en général, nous ne fassions pas grand-chose, c'est tout de même mieux que seul », résume « Celui qui s'inquiète ».

Au début, alors qu'on cherche encore à saisir où mèneront ces dialogues, on pense inévitablement à *En attendant Godot*. Puis, l'impression d'absurdité se dissipe et de ces conversations joliment interminables émergent de vraies préoccupations, un propos, une conception du monde. Eux qui ne font rien, qui semblent mus par si peu de désirs, d'élans ou de besoins, dissèquent les actions des autres, cherchent à comprendre ce qui, au plus profond des âmes, fait agir les êtres humains.

Et les jours s'accumulent, les uns ressemblant aux autres, jusqu'au moment où l'un d'eux — « Celui qui disparaît » — sort de son immobilisme, se détourne de son banc et de son compagnon pour « vivre des choses ». Il se laisse alors guider par le cours des événements et, au fil des rencontres, se trouve mêlé à d'étranges desseins, à de véritables « péripiéties », comme il les désignera lui-même par la suite. L'histoire s'ouvre alors sur d'autres personnages, d'autres lieux, mais perdure cette question : qu'est-ce qui peut bien faire avancer cet homme, que cherche-t-il dans cette vie ?



FRANZ SCHÜRCH



JOANNA GRUDA

Exercice stylistique réussi

Après plusieurs recueils de poésie, Franz Schürch a choisi un défi sobrement ambitieux pour sa première œuvre de fiction, loin de la poésie — même s’il en disperse ici et là, plutôt adroitement d’ailleurs.

De très loin est un roman (s’il en est un : le livre porte le sous-titre de « dialogues ») à la fois intelligent et senti. Il a parfois l’allure d’un exercice de style : construction du récit méticuleuse et langue sobre, mais dans cet art qui semble naître davantage de l’expérimentation et de la pensée que des tripes, l’auteur excelle.



Il y a quelque chose de brillamment improbable dans ce livre : c’est un conte philosophique désinvolte, un discours sur la vie qui ne donne pas de leçons. En fait, on peut dire simplement que ce petit objet littéraire surprenant a de l’esprit. Et cela suffit amplement à rendre sa lecture pertinente.



JOANNA GRUDA

L’enfant qui savait parler la langue des chiens

Montréal, Boréal, 2013, 264 p., 24,95 \$.

Grandir pendant la guerre

Joanna Gruda retrace ici l’histoire de son père, fils d’un couple de communistes polonais, qui vécut la Seconde Guerre mondiale en France, en multipliant les astuces pour dissimuler son identité.

Olga m’enseigne l’art du mensonge (ce qui me servira encore de nombreuses fois durant la guerre) : il ne faut jamais aller au-devant des gens, ni déballer tout ce qu’on a appris par cœur sans qu’on nous ait posé de questions. Il faut avoir toutes les réponses prêtes, mais ne les sortir que lorsque c’est nécessaire. (p. 168)

Lorsqu’il atteindra finalement l’âge adulte, peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Julian Gruda aura vécu sous plusieurs identités et dans une multitude de familles et de lieux. *L’enfant qui savait parler la langue des chiens* raconte, de son point de vue d’enfant



puis d’adolescent, sa vie durant ces années troubles.

Fils de militants communistes polonais, Julian a une vie politique avant même sa naissance : c’est le parti qui permet à sa mère, après délibération, de garder l’enfant qu’elle attend. Rapidement, les idéaux politiques gagneront aussi le jeune garçon, non pas vraiment au contact de ses parents — qui confient dès sa naissance sa garde à d’autres, d’abord en Pologne, puis en France — mais à celui d’une multitude d’adultes qui deviendront pour lui des figures importantes.

La langue des chiens, c’est le polonais, la langue maternelle de Julian. Lorsqu’il arrive à l’Avenir social à Paris, un « orphelinat ouvrier d’allégeance communiste », c’est encore la seule qu’il maîtrise. Il apprendra le français au contact des autres enfants et des éducateurs, mais inventera pour ses camarades une histoire jolie où le polonais est la langue des chiens. Après de grands efforts pour maîtriser le français, il oubliera doucement sa langue première :

Je ne garderai de ma langue maternelle, au cours de mes années passées en France, que les quelques mots que j’ai enseignés aux enfants peu après mon arrivée à L’Avenir social quand ils voulaient apprendre à parler la langue des chiens. Quatre petits mots de rien du tout : tak, nie, gówno et królik. Traduction : oui, non, merde et lapin. J’étais trop jeune à mon arrivée pour leur enseigner des mots plus vulgaires. (p. 60)

Un grand personnage

Le récit est chronologique ; la plume, sobre et sans artifice : les choses ici sont bien faites et simplement. Il n’y a pas de phrases sur lesquelles on a envie de s’arrêter par plaisir, mais pas non plus de celles qui font grincer les dents. Ce qui permet à cette nouvelle histoire d’enfance durant la guerre de se démarquer, ce sont les qualités romanesques de ce personnage. Face à la guerre, Julian demeure un enfant, avec des préoccupations de son âge, avec l’envie de voler de la poudre à fusil aux Allemands pour allumer des feux dans la clairière avec ses camarades, avec la capacité aussi de sympathiser avec l’occupant. Le petit homme éprouve même un certain soulagement lorsque Paris se laisse prendre par l’armée nazie, car il croit que cela l’aidera à aller retrouver ses amis à la campagne.

Il n’y aura jamais trop d’histoires pour insuffler un peu d’humanité dans ce moment noir de l’histoire. Ce roman fait sa petite et douce part.